Adresse

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 1

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-207494

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Au Lux, comme au Théâtre, comme au Kursaal, plus une place. Fanchette, au comble de la colère, ne disait plus mot et Daniel n'osait, crainte d'explosion, rompre ce silence inquiétant. Il suivait, la tête basse, sa femme qui avait pris les devants et semblait se diriger vers la gare.

Au bout d'un quart d'heure, alors qu'il n'y avait plus à douter des intentions de sa femme, Daniel, d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner un air d'assurance, demanda :

— Mais, dis donc, Fanchette, qu'est-ce qui te prend ?... Où vas-tu ?

— Je me rentourne.

— Où ?... A la maison ?

— En voilà une question !... A la maison, oui ! C'est encore là qu'on est le mieux, au Nouvel-An, quand on a des hommes qui ne savent pas se conduire.

— Mais, enfin, voyons, faut pas te fâcher. On ne veut pourtant pas se rentourner comme ça, sans avoir rien vu. Ecoute... si on allait en carrousel ; y paraît qu'y en a su la Riponne qui sont de toute beauté ?

— Tais-toi, vieux fou ! C'est bien à notre âge qu'on va en carrousel. Ah ! ça te ressemble bien.

— Pourquoi pas ?... au Nouvel-An ! En tout cas, on ne veut pas s'en aller sans avoir pris quéque chose.

— Comment ! n'as-tu pas assez bu comme ça ?

— C'est pas pour moi... mais... toi...

— Je n'ai besoin de rien.

— C'est pas possible...

— Je n'ai pas soif... Je n'ai jamais soif, moi.

. . . . . .

— Tu as bien de la chance, tout de même.

Sur ces mots, Daniel, penaud, réduit au silence, suivit Fanchette, comme un petit chien fouetté suit son maître. Et ils reprirent le train.

J. M.

Minimum. — Certain professeur, dont l'esprit était à la hauteur de sa taille, vraiment par trop au-dessus de la moyenne, venait de se marier.

Les extrêmes s'attirent, dit-on ! C'est bien possible.

En tout cas, ce géant avait choisi pour compagne une femme de taille lilliputienne.

Le contraste entre les deux époux était le thème de plaisanteries interminables dont le professeur prenait gaiement son parti et auxquelles il répondait avec belle humeur :

« Que voulez-vous, mes amis ! La femme étant pour nous autres hommes un « mal nécessaire », j'ai voulu, pour ma part, en prendre le moins possible. »

R.

CHAMPS ET PAVÉ

Toujours l'éternel refrain : « L'agriculture manque de bras ! » Ce n'est pas étonnant ; les paysans émigrent tous. Un mirage trompeur les attire vers la ville, où ils s'imaginent, dans leur « candeur naïve » — car c'en est, pour sûr — que la vie est plus aisée qu'aux champs.

Oh ! sans doute, le citadin est moins souvent que le campagnard en conflit avec les éléments. Tout au plus, la pluie, quand elle tombe en ouragan, peut-elle baigner le bas des tonneaux de l'homme des villes ; tout au plus, la grêle peut-elle briser quelques carreaux aux fenêtres et lanternes ; le gel rend le pavé glissant et cause quelques chutes plus ou moins sérieuses, très désagréables, en tout cas, pour ceux qui en sont victimes. Mais c'est là tout. Bilan : une note de tonnelier, une note de vitrier ou de médecin.

C'est, au contraire, par milliers de francs que se comptent les dégâts que peut causer à l'agriculture un gel tardif, une chute de grêle, une pluie violente ou continue.

Mais, ceci mis à part, le citadin n'est pas exempt, certes, de mécomptes et d'épreuves de tout genre, et les conséquences en sont souvent bien plus lentes à se dissiper que celles qui atteignent l'agriculteur. Non, la vie n'est point rose, en ville, et le paysan dont la situation n'est pas désespérée et sans issue a-t-il tout avantage à rester à la campagne et à continuer de cultiver en paix le champ que lui ont laissé ses aïeux.

Comme il avait raison ce journal, le *Morgenbladet*, quand il publiait les lignes suivantes, traduites par Mme Paulsen-Pradez :

*

« Quand les citadins viennent à la campagne, ils sont élégamment vêtus et fainéantent tout à leur aise sur les coteaux ensoleillés, tandis que les travaux des champs sont en pleine activité. Et quand le paysan, lui, se rend en ville, il voit des gens bien habillés battre le pavé d'un air insouciant, en vrais badauds qu'ils sont. Cela le porte à croire que les habitants des villes n'ont rien à faire qu'à se donner du bon temps.

» Et toutes ces belles et grandes maisons ! Et tous ces brillants étalages ! Il lui semble vraiment qu'on doit mener en ville une existence de roi. Puis les journaux parlent de théâtres, de concerts, d'expositions artistiques, de conférences, de discussions publiques, en un mot de tout ce qu'on peut voir et entendre dans un grand centre. Et le paysan se dit alors à part lui : « Ah ! si je pouvais seulement vendre ma ferme et m'établir là-bas ! »

» Eh bien, après tout, c'est faisable. Et plus d'un se décide à tenter l'aventure. « Nous trouverons certainement quelque chose à faire, » se disent-ils. Et les voilà partis. Mais qu'arrive-t-il ? Les places sont-elles à leur disposition ? Pauvres gens ! Ils auront bientôt à rabattre de leurs espérances.

» Tout d'abord ils essaient d'obtenir un emploi de bureau quelconque. Manier la plume est aux yeux du paysan tout ce qu'il y a de plus enviable. Avant peu, cependant, il se voit obligé de renoncer à cette idée. Le fait est que les postes vacants sont rares ; et, quand par hasard il s'en trouve un, aussitôt les postulants abondent ; et ce sont des gens instruits et expérimentés, car on n'en veut pas d'autres. En définitive, un seul d'entre eux obtient le poste : celui qui produit les meilleurs certificats, et encore faut-il que ces pièces soient signées par des hommes connus et compétents.

« Eh bien, pense notre paysan, essayons d'entrer dans un magasin. » A défaut d'un emploi de premier ordre, il faut savoir se contenter d'un emploi secondaire. Ne soyons pas trop exigeant. Mais ses recherches lui montrent que, là aussi, la concurrence est énorme. Ceux d'ailleurs qui n'ont pas une certaine habitude des affaires n'ont aucune chance d'être admis.

» Il se décide alors à commencer par le commencement, comme simple garçon à tout faire, malgré la modicité du salaire. Mais bientôt il s'aperçoit que cela non plus ne va pas. La plupart sont tenus longtemps aux emplois subalternes et quand, à force de peine, ils réussissent à s'élever de quelques degrés sur l'échelle sociale, la foule y est si compacte qu'il n'y a absolument pas moyen pour ceux d'en bas de se faufiler plus haut.

» Reste la ressource de se placer comme volontaire, sans salaire aucun, peut-être même en devant payer une certaine somme pour travailler jour après jour, et pendant des années, plus durement que n'importe quel paysan. Et si au bout du compte on obtient une misérable paie, ce n'est même pas de quoi vivre.

» Vraiment, tout cela donne à penser. « Mais, se dit le paysan, le malheur pour moi, c'est de n'être pas connu. » Et il ne se décourage point encore. Il essaie de nouer des connaissances, de trouver des protecteurs. Enfin il réussit à obtenir un emploi ; mais le patron, au bout de peu de jours, s'aperçoit que ce brave homme n'est pas du tout son affaire, et le voilà aussitôt congédié.

» Que devenir, maintenant ? Se faire ouvrier, menuisier, peut-être ? Ou bien encore forgeron, maçon, tailleur ? En tous cas, pour chacun de ces états il lui faudrait plusieurs années d'apprentissage. Et il n'a pas le temps d'attendre, il faut absolument qu'il gagne quelque chose. Du reste, il commence à comprendre que ce n'est pas un tel venez-y-voir que d'être menuisier, forgeron ou tailleur.

» Non, il entreprendra plutôt lui-même un petit commerce. Il loue donc un modeste logis et, avec ses derniers sous, se procure du beurre et des saucissons, qu'on lui fait payer fort cher. Faire le commerce est un art qui ne s'apprend pas du premier coup. Il vend bien une partie de ses marchandises, mais le reste vieillit et se gâte, de sorte qu'il doit la jeter. Au bout de fort peu de temps, il est absolument sans ressources. Le voilà sur le pavé, les mains vides. Ces mains, elles sont fortes, peut-être ; mais à quoi bon, s'il ne sait à quoi les employer ?

» Bientôt après nous le retrouvons sur la place du marché, parmi ces portefaix toujours à l'affût d'un misérable gain. Quand vient le soir, il retourne chez lui, la bourse et le ventre vides, chez lui, c'est-à-dire là bas, dans le quartier populeux. Il habite une petite chambre avec trois ou quatre compagnons. Fatigué de son inaction même, et tout à fait découragé, il se jette sur le banc vermoulu qui lui sert de lit. Et, tandis qu'il est étendu là, les yeux fixés dans le vide, il lui semble voir la jolie ferme qu'il a vendue, les prés couverts d'herbe et de fleurs, les champs de blé que le vent fait ondoyer, et la forêt verte et fraîche formant un cadre enchanteur à ce tableau. Chevaux, vaches, chèvres, il revoit tout distinctement et pousse un profond soupir. « Ah ! si seulement je pouvais retourner là-bas ! » pense-t-il. Mais c'est trop tard : il s'est barré lui-même la route ; sa vie est perdue ; désormais il ne sera qu'une unité de plus dans les rangs de la vaste armée des prolétaires. »

Adresse. — Un jeune homme très honnête mais très turbulent, un peu noceur même, avait souvent des démêlés avec la police, qui chaque fois, le gardait un jour ou deux.

— Diable ! lui dit un jour un de ses amis, avec la vie que tu mènes, on ne te voit plus, on ne sait même plus où t'écrire.

— Que si !... adresse : « Poste restant ».

Le phénix. — Le petit Rodolphe ''' est un enfant insipide, que ses parents ont la faiblesse de croire un phénix et aux sottises de qui ils applaudissent à tort et à travers.

Ils en faisaient l'autre soir l'éloge à un visiteur.

— Ah ! oui, madame, dit celui-ci, c'est un bien gentil enfant ; quelle chance est la vôtre... A quelle heure le couche-t-on ?...

⁂ **Théâtre.** — Voici les spectacles de la semaine : Dimanche 8 janvier, en matinée et en soirée, *Napoléon*, drame historique en 5 actes et 9 tableaux, de Meynet et Didier. — Mardi 10 janvier, *Napoléon*. — Jeudi 12 janvier, pour la 4e représentation de gala, *Le Bois sacré*, comédie en 3 actes de MM. de Flers et Caillavet.

⁂ **Kursaal.** — *Une grosse affaire* ! a plus de succès que jamais. Un rire fou, inextinguible, secoue les spectateurs du premier au dernier acte.

En présence de ce gros succès, ce vaudeville sera donné jusqu'à dimanche inclus, en matinée et soirée, et tous les soirs avec le Vitographe au lever de rideau. Ce seront irrévocablement les dernières.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie Ami Fatio